

SÉCULARISATION ET DÉBOIRES DU SACRE : LE SUICIDE COLLECTIF DE JONESTOWN

par Enrico Pozzi

RESUME

Une secte qui apparaît à l'analyste comme un groupe pseudo-cohésif, introduisant en lui-même l'anomie qu'il prétend nier. Religiosité millénariste intense et sécularisation hautement proclamée s'y allient, aboutissant à la sacralisation du social, à l'autoconsécration du groupe où l'individu est totalement annihilé et où le suicide final se veut la démonstration irréfutable d'une totalité sans faille.

SUMMARY

The author views those who lived at Jonestown as forming a sect, constituting a pseudo-cohesive group, that introduced within itself the very a anomie it sought to abolish. This situation, combined with intense millenary religiosity and loudly proclaimed secularism led to a sacralization of the social, an auto-consecration of the group where the individual was annihilated and where ultimate suicide became an irrefutable demonstration of a totality without fault.

1. LE SUICIDE COLLECTIF

Guyane, 18 novembre 1978, 16 h 30. A 150 km de la frontière du Venezuela, les habitants d'une commune agricole défrichant la jungle se réunissent dans leur agora. Il s'agit d'environ 960 citoyens américains appartenant à une église de Californie, la People's Temple Christian Church, Noirs pour la plupart. Pendant trois jours, ils ont reçu la visite, non requise, d'une commission d'enquête du Congrès des Etats-Unis, une *oneman commission* formée par Leo Ryan, député démocrate de la Californie, des journalistes, des reporters de la NBC et les parents de quelques membres. Ryan avait été alerté par ces parents, et par deux articles d'un magazine bien connu, *New West*. Les uns et les autres dénonçaient des pratiques inquiétantes : chantage, lettres d'auto-accusation, menaces et punitions physiques et psychologiques, bizarreries sexuelles, enfants non restitués à leurs père et mère légitimes, confiscation

progressive des salaires et des biens des membres, fraudes électorales...

Lorsque la communauté s'assemble, la commission de Ryan vient de quitter Jonestown — c'est le nom de l'enclave, d'après son pasteur et leader incontesté, le Rév. Jim Jones — dans un crescendo de tensions dramatiques : 20 membres ont demandé à abandonner Jonestown et partent avec le groupe des visiteurs malgré les efforts de Jones pour les retenir, un fidèle essaie de poignarder Ryan, etc. Jim Jones s'adresse à ses ouailles. Il accuse les défecteurs de trahison (*those who have left and committed the betrayal of the century*, dit-il)¹, et « prophétise » la destruction de l'avion qui doit ramener à Georgetown le groupe de Ryan. Prophétie d'autant plus facile qu'il vient d'organiser le guet-apens contre Ryan à l'aéroport de Port-Kaituma... Jones continue : la commune sera accusée du massacre. La vengeance des Etats-Unis et de la Guyane va s'abattre sur Jonestown : *They will parachute in here on us... You'll see people land out here. They'll torture some of our children here. They'll torture our people. They'll torture our seniors... It's in a compound situation... There is no way, no way we can survive.*

Artificiellement induit, ce cul-de-sac n'a qu'une issue, la mort. Pour échapper à la torture, pour éviter aux membres de la communauté des souffrances épouvantables, il reste seulement le suicide en masse, présenté comme un acte d'amour et de révolte : *So my opinion*, continue Jones, *is that you be kind to children, and be kind to seniors, and take the potion like they used to take in Ancient Greece, and step over quietly : because we are not committing suicide, it's a revolutionary act.*

Le rituel du suicide se précise. Un crime — les meurtres de Port Kaituma — servait à contraindre Jonestown au suicide. Un nouveau système de crimes vient renforcer la contrainte. On aligne les enfants, qui sont empoisonnés avec un breuvage de *Kool Aid* au cyanure par les infirmières de la communauté, et parfois par leurs mères. Les plus jeunes se voient injecter le poison dans la gorge avec des seringues. Il en meurt ainsi 276. C'est maintenant le tour des vieux, particulièrement nombreux dans la secte. Ils meurent sans protester, et parfois sans comprendre.

Les adultes de Jonestown ont commis les deux crimes par excellence : l'infanticide, le parricide, la destruction du passé et du futur. Ils ont coupé tous les ponts et sont parvenus à ce *no-return point* dont l'exode au fond de la jungle constituait la métaphore.

La machine suicidaire ne peut plus être arrêtée. Un contrat social se fondant sur un système complexe d'homicides coince les adultes de Jonestown dans une situation qui est *maintenant* sans

¹ Toutes les citations de Jones viennent d'une cassette sur laquelle la secte a enregistré quarante-trois minutes du suicide rituel. L'histoire de cette cassette est l'un des chapitres les plus inquiétants de l'affaire de Jones-town. Nous avons pu en avoir une copie que nous avons transcrite et que nous utilisons *ici*.

issue. La rite — ses adultes — craignait de ne pas avoir le courage du suicide. Elle a su s'y contraindre par la logique sophistiquée de la « fraternité-terreur »². Dans un calme sinistre, les adultes du *People's Temple* boivent le *Kool Aid*, Jones et sa femme se suicident, ses gardes du corps — la *Red Brigade* — tuent d'abord ses maîtresses, ensuite le chien et le singe qui servaient de mascottes à la communauté, et ils se font sauter la cervelle. A 20 h tout est terminé et le silence tombe sur Jonestown et ses 912 morts.

2. LA SECTE

Devant cet événement limite, posons-nous les questions les plus simples, qui sont aussi les plus importantes. Comment un groupe entier a-t-il pu décider et réaliser son autodestruction volontaire ? Pourquoi l'a-t-il fait ? Comment expliquer l'absence à peu près totale de protestations ou de résistances pendant le massacre ? Et surtout, pourquoi les fidèles du Temple ont-ils voulu se suicider ? Pourquoi ont-ils soigneusement construit la « machine suicidaire » qui les a acculés au suicide ? Soyons davantage sociologues : quels mécanismes sociologiques et psychosociaux ont-ils permis l'auto-destruction collective ? Quelles fonctions sociales le suicide a-t-il remplies pour la secte ?

Dans le cadre limité de cet écrit, une réponse exhaustive est impossible. Contentons-nous d'esquisser quelques indications. Nous le ferons à partir d'une question apparemment très simple : qui est mort à Jonestown ? Quel est le portrait sociologique des fidèles du *People's Temple* ?

La liste officielle des morts va nous aider à répondre. Pour chaque victime — les enfants exceptés : pour la plupart leurs cadavres sont restés anonymes — le *Justice Department* américain nous fournit le nom, le prénom, la date et le lieu de naissance, la dernière résidence connue. Nous avons décodé à grand-peine ce très pauvre matériel, qui n'indique même pas le sexe ni (précaution suspecte) la race. Voici quelques résultats qui nous intéressent ici :

- a) *Le sexe*. — Les victimes sont aux deux tiers des femmes. Sur 608 noms dont le sexe a pu être établi grâce au prénom (qui est en anglais parfois un signe fort incertain), nous avons 413 femmes et 195 hommes, respectivement 67,9 % et 32,07 % du total. La différence ne diminue que pour les adolescents.
- b) *L'âge*. — Nous manquons de l'âge exact des enfants dont l'identité n'a pu être établie. Nos chiffres ne deviennent significatifs que pour les morts qui ont plus de 16 ans. Il en émerge une constatation surprenante : par rapport à la

² Voir J.-P. SARTRE, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960, pp. 351-475.

distribution de la population américaine par classes d'âge, les morts de Jonestown se concentrent à la base et au sommet de la pyramide. Il n'y a que fort peu d'adultes dans le *People's Temple* : les membres sont surtout des jeunes et des vieux. Un clivage générationnel très marqué fracture la secte.

c) *L'origine*. — Sur ce clivage se greffent les origines fort différentes des uns comme des autres. Si nous distribuons les morts selon leur Etat de naissance et leur classe d'âge, nous constatons que :

- les jeunes sont nés pour la plupart en Californie, contre un seul fidèle de plus de 60 ans !
- les vieux sont originaires surtout du *Deep South* et du Texas.

Si nous croisons ces résultats avec les lieux de résidence, nous remarquons que les fidèles nés en Californie viennent presque tous des grandes agglomérations urbaines (Los Angeles, San Francisco), et les autres de régions rurales. Au clivage générationnel correspond donc le clivage mégapoles/régions rurales sous-développées.

d) *La race*. — Nous l'avons déjà remarqué : le gouvernement des Etats-Unis oublie la race des victimes, même sous la formule hypocrite « caucasien/non caucasien ». Cependant tous les témoignages convergent : environ 75 à 80 % des membres étaient Noirs. D'ailleurs, suivant une méthode inaugurée par Brian Wilson, l'examen de plusieurs photos de groupes datant de 1972, 1975 et 1977 donne les pourcentages suivants de Noirs : 73 %, 82 %, 78 %.

Ajoutons que d'après leurs noms propres et leurs prénoms, la plupart des fidèles venant du *Deep South* sont probablement Noirs. Leur arrivée en Californie remonterait aux migrations de la Grande Dépression et de l'après-guerre.

Ces données, bien que rapides, permettent quelques observations. Tout d'abord la secte paraît s'organiser autour d'un système de clivages sociologiques qui s'entrecroisent et se renforcent réciproquement. L'âge, la ville et la campagne, la race touchent trois des pôles conflictuels les plus intenses de la société américaine. D'autant plus intenses que la crise culturelle et sociale des années 60 — le moment de l'essor de la secte — avait déchaîné une phase de mutation radicale des systèmes de normes et de valeurs aux Etats-Unis, caractérisée par des fractures profondes entre les races, les générations, les mégapoles et les provinces, et — rappelons-le — les sexes. Ces fractures impliquaient des différences de « culture », des incompatibilités de *Wellanschauungen*.

Une deuxième remarque : ainsi que tous les groupes clos, les sectes tendent d'habitude, en fait sinon en principe, à sélectionner des fidèles relativement homogènes quant à leurs caractères sociaux et culturels ; ou bien à reconnaître à un groupe l'hégémonie dans la définition et la gestion des normes et

des valeurs de la secte. Ce n'est pas le cas du *People's Temple*. Non seulement la secte de Jones ne cherche pas l'homogénéité, mais elle vise à l'hétérogène. Elle se pose dès le début comme un espace utopique où quelques-unes des contradictions majeures de la société américaine peuvent et doivent trouver solution. Elle est d'office interracial, intergénérationnelle, etc., et s'en exalte. Véritable gageure socio-logique, elle s'affirme comme un pari et un défi. Les conflits qui déchirent le contexte social des Etats-Unis, et tout particulièrement le contexte californien, elle ne le repousse pas, elle les laisse pénétrer au cœur même de son micro-système social, et là elle les efface et les dépasse.

Allons plus loin. A une analyse plus attentive, cette toute-puissance un peu mégalomane révèle des aspects inquiétants. Car la secte prétend vouloir intégrer et dépasser de par sa société parfaite les conflits déchirants dont elle se laisse pénétrer. En réalité, non seulement elle ne les maîtrise pas, mais elle les exaspère systématiquement. En toute lucidité, elle continue de dresser les uns contre les autres les Noirs et les Blancs, les vieux et les jeunes, les hommes et les femmes, les pauvres bougres du Sud et les éclopés du ghetto, les gosses d'une *middle class* en quête de punitions et toutes les gammes de l'Amérique *on welfare* ; et ceci, à l'intérieur de la secte !

Expliquons-nous par un exemple. Dès ses débuts à Indianapolis, le jeune pasteur Jim Jones avait préconisé le caractère interracial de son église et il en avait fait une ligne de force de sa prédication (rappelons en passant que les dénominations et les groupes religieux protestants racialement intégrés sont fort rares aux Etats-Unis). Le *People's Temple* se voulait un isolat d'intégration raciale au sein de l'Amérique raciste. Par ses formes et ses contenus, le prosélytisme du Temple s'adressait tout particulièrement aux Noirs pauvres ; la secte les accueillait avec empressement et paraissait leur attribuer un rôle de choix. Ce côté pro-Noir de la secte s'exprimait aussi dans son « idéologie » politique : sous peu, prophétisait Jones, un gouvernement fasciste blanc aurait organisé la chasse aux Noirs pour les enfermer dans d'innombrables *lagers* (= bagnes = camps de travail), prélude à un génocide massif. Seuls les fidèles du Temple auraient échappé au massacre.

Et pourtant, à l'intérieur du Temple, les Noirs étaient systématiquement relégués dans les fonctions les plus marginales. La secte était noire, mais sa structure de pouvoir était dominée par les Blancs, qui formaient aussi la grande majorité de la *Planning Commission* et des *counsellors*. Les aides de Jones étaient « caucasiens », et Jones lui-même — un détail de grande importance aux yeux des membres — choisissait ses partenaires amoureux (hommes et femmes) uniquement parmi les Blancs. Dans le Temple comme dans son contexte social, la ligne de caste signifiait des privilèges, des gratifications additionnelles symboliques et concrètes, un accès plus aisé aux « adaptations

secondaires »³, élaborés par les membres pour éluder les réglementations et les privations de la vie communautaire. De là, les tensions, les jalousies, les conflits continus. qui parcouraient les rapports entre la majorité noire et l'élite blanche. En reproduisant activement le racisme qu'elle prétendait dépasser, la secte *organisait* et construisait systématiquement une *Rassenkampf* interne. Mais en même temps, elle niait à ces tensions et à ces conflits l'accès à la conscience collective. La secte interracial intégrait les Noirs pour les soumettre, avec leur consentement, à un ordre social raciste géré par des Blancs qui se voulaient farouchement antiracistes. Surprenante « machine » sociale, le Temple refoulait les désirs qu'il évoquait, il niait à grand-peine les dynamiques psychosociales et sociales qu'il organisait bon train. Il créait les conflits internes dont il affichait l'inexistence.

Nous voilà devant une stratégie bien singulière, qui vise à souder la secte par un système organisé de conflits déchirants. C'est ce paradoxe sociologique — la « cohésion massive » (Durkheim) à travers la désagrégation systématique — qu'il faut éclaircir maintenant, car il nous conduit au cœur même de la logique du suicide collectif et, par là, à la signification plus générale de Jonestown.

3. LE GROUPE PSEUDO-COHÉSIF

Il nous faut passer par Durkheim. Le suicide de Jonestown paraît se placer d'emblée parmi les « suicides altruistes » typiques des formations sociales où la « cohésion massive » entraîne une individuation trop rudimentaire » qui subordonne entièrement l'individu aux impératifs hétéronomes du groupe.

« Nous sommes donc en présence d'un type de suicide qui se distingue du précédent — le suicide égoïste — par des caractères tranchés. Tandis que celui-ci est dû à un excès d'individuation, celui-là a pour cause une individuation trop rudimentaire. L'un vient de ce que la société, désagrégée sur certains points ou même dans son ensemble, laisse l'individu lui échapper ; l'autre, de ce qu'elle le tient trop étroitement sous sa dépendance [...]. Le mot *d'altruisme* exprime assez bien l'état [...] où le moi ne s'appartient pas, où il se confond avec autre chose que lui-même, où le pôle de sa conduite est situé en dehors de lui, [...] dans un des groupes dont il fait partie »⁴.

D'innombrables documents, observations et comptes rendus témoignent de cette dissolution du moi individuel dans le groupe qui caractérisait la secte, et qui constitue selon Durkheim la condition nécessaire du suicide altruiste : les rituels de

³ Voir E. GorrM.ac, *Asylums*, New York, 1961, pp. 131-133.

⁴ Voir E. DURKHEIM, *Le Suicide*, Paris, PUF, 1969, p. 238.

dégradation et d'abandon du moi, les confessions publiques quasiment quotidiennes, l'exaspération de la dimension communautaire, la standardisation forcée des comportements et des pratiques les plus personnelles (l'aspect extérieur : vêtements, coupe des cheveux, etc., mais aussi les comportements sexuels, les habitudes physiologiques... l'élimination du privé, la destruction de la vieille identité — q s'exprimait par exemple par la confiscation des passeports ,e des papiers personnels aux fidèles rejoignant Jonestown) et la instruction d'une identité nouvelle, définie par le groupe ; en bref, « l'assaut aux territoires du moi » dont parle E. Goffman, une agression coordonnée et capillaire qui est commune à toutes les institutions totales les plus extrêmes.

Durkheim précise :

« Pour que la société puisse ainsi contraindre certains de ses individus A. se tuer, il faut que la personnalité individuelle compte alors pour bien peu de chose [...]. Mais cette faible individuation ne peut elle-même avoir qu'une seule cause. Pour que l'individu tienne si peu de place dans la vie collective, il faut qu'il soit presque totalement absorbé dans le groupe et, par conséquent, que *celui-ci soit très fortement intégré* [c'est nous qui soulignons]. Pour que les parties aient aussi peu d'existence propre, il faut que le tout forme une masse compacte et continue»⁵

Or, nous venons de le voir, Jonestown est un groupe très intégré, mais c'est aussi une formation sociale fissurée, déchirée par des conflits majeurs, désagrégée et qui cultive, nourrit et stimule systématiquement sa désagrégation. Si la « cohésion massive » est la condition *sine qua non* du suicide altruiste, comment le suicide altruiste des fidèles du *People's Temple* se concilie-t-il avec les stratégies paradoxales de la secte, qui paraissent tendre simultanément à la cohésion massive et à l'émiettement social, à l'*intégration* et à l'anomie ?

Durkheim semble avoir perçu le problème. En effet il n'affronte explicitement le suicide collectif que dans le cadre des types mixtes de suicide, comme un exemple de suicide anémique-altruiste :

« L'anomie peut également s'associer à l'altruisme. Une même crise peut bouleverser l'existence d'un individu, rompre l'équilibre entre lui et son milieu et, en même temps, mettre ses dispositions altruistes dans un état qui l'incite au suicide. C'est notamment le cas de ce que nous avons appelé les suicides obsessionnels. Si les Juifs, par exemple, se tuèrent en masse au moment de la prise de Jérusalem, c'est à la fois parce que la victoire des Romains, en faisant d'eux des sujets et des tributaires de Rome, menaçait de transformer le genre de vie auquel ils étaient faits, et parce qu'ils aimaient trop leur ville et leur culte pour survivre à

⁵ *Ibid.*, *op. cit.*, p.237

l'anéantissement probable de l'une ou de l'autre »⁶.

Une menace anomique venant de l'extérieur renforce l'intégration sociale du groupe, donc sa propension au suicide altruiste : telle est la thèse de Durkheim. Mais, encore une fois, que dire du paradoxe d'un groupe se voulant massivement intégré, qui introduit cependant en son sein et organise l'anomie qu'il prétend fuir ? Durkheim postulait une succession temporelle allant de l'anomie de *l'eutgroup* au suicide altruiste par le truchement de la cohésion massive de l'ingroup. Si nous exceptons l'aboutissement final (le suicide), telle est bien la logique de toutes les hypothèses visant à expliquer soit la genèse des sectes et des cultes, soit leurs caractères sociologiques, par l'anomie, qu'il s'agisse de la *quest for community*, de la « crise des valeurs », du vide normatif, etc. Or, dans le cas du *Peoples Temple*, l'anomie n'est pas seulement à l'extérieur, elle est aussi et surtout à l'intérieur de la secte. Loin d'être subie (comme dans le modèle durkheimien de suicide obsidional), elle est *voulue*. Enfin, elle ne précède pas la cohésion de l'ingroup ; plutôt, elle lui coexiste à tout instant, et *jusque dans le rituel final du suicide!*

Les études analytiques des sectes et les (très rares) descriptions des suicides collectifs ont parfois perçu cette présence rampante de l'anomie au coeur de l'intégration massive de l'ingroup. Malheureusement, elles l'ont liquidée comme un résidu, une trace de l'anomie extérieure. Voilà pourquoi elles n'ont pas su voir ce que la secte de Jones nous montre clairement par ses stratégies anomisantes : l'anomie interne à l'ingroup et la cohésion massive ne se juxtaposent pas, elles sont co-essentielles. Leur coexistence paradoxale cache une interdépendance fonctionnelle. L'anomie interne au groupe — ses conflits, ses tensions, ses lacérations souvent très graves — exaspère sa cohésion massive, qui à son tour exige une surenchère d'anomie.

Durkheim n'a pas vu cette réciprocité fonctionnelle de l'anomie et de l'altruisme dans les suicides collectifs, et la plupart de ceux qui ont étudié les sectes et les cultes n'ont pas saisi toute la portée destructive de cette spirale. Certes, l'anomie du contexte produit bien un besoin angoissé de cohésion massive. Mais les sectes, et tous les groupes extrêmes, s'intéressent plutôt au corollaire de ce théorème, car il esquisse une stratégie sociale pour la gestion de l'ingroup : un groupe qui se veut hypercohésif se doit d'être anomique. Si la secte désire conserver au-delà de sa première phase la tension incandescente du *status nascenti* et de la conversion permanente, l'anomie externe ne lui suffit pas, il faut l'introjeter dans l'ingroup et l'enkyster dans son système social. Mal obscur du groupe, noyau permanent — et *nié* — de désagrégation interne, menace constante d'une individuation ressentie comme un danger

⁶ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 326.

intolérable, cette anomie organisée se traduira en une poussée désespérée vers la cohésion massive.

L'intégration fusionnelle du groupe se nourrit lucidement d'anomie. Les stratégies anomiques de la secte produisent le « moi océanique » dont parle Freud, cette dispersion de l'individu dans le groupe qui caractérise la cohésion massive. Mais les paradoxes ne vont pas sans danger. Car la spirale anomie-cohésion ne peut fonctionner que si elle s'accélère continûment. Le groupe doit côtoyer de plus en plus sa dissolution par excès d'anomie s'il veut maintenir sa cohésion extrême : véritable partie de poker sociologique où à tout moment la relance de la mise approche le dévoilement du bluff.

Ce n'est donc pas la cohésion qui caractérise la secte, mais plutôt la *pseudo-cohésion*. Le Temple nous paraît se situer dans un *no-man's-land* sociologique, entre les deux pôles de sa *réalité* interne — les divisions, les tensions, les conflits de plus en plus dramatiques et niés — et de sa *représentation collective* — l'auto-identité mythique du groupe parfait, spontanément et absolument solidaire. La secte vit de ce hiatus, elle tire son énergie de la tension entre sa réalité censurée, mais bien présente dans les souterrains de la conscience collective, et son fantasme de communauté totalement cohésive. C'est pour échapper à la réalité insoutenable de son anomie que le groupe se réfugie dans des performances de plus en plus extrêmes de cohésion. C'est pour se contraindre aux *formes* de la cohésion qu'il pratique sur lui-même des stratégies de plus en plus destructives. Et c'est pour pouvoir nier la dissonance cognitive de plus en plus marquée entre la représentation qu'il doit feindre de croire vraie, et la réalité qu'il doit feindre de ne pas voir, que lentement le groupe sombre dans l'irréel, dans un délire actif et rationnel auquel les barrières contre le *mundus* — l'isolement artificiel de la secte — empêchent de se heurter au réel⁷.

Jusqu'au moment où le mécanisme porte à faux et se brise la spirale : un excès de désagrégation interne amenant une crise, l'irruption forcée du réel vient menacer de façon irréversible le maintien de la représentation collective. Le mythe du groupe parfaitement solidaire risque de s'écrouler, et le fidèle est exposé sans défense à l'angoisse d'une anomie que son délire calme remplit d'une destructivité absolue : à Jonestown, la bombe atomique, le cancer, l'ennemi. Alors il ne reste plus qu'une solution : un geste, un acte extrême doit refonder une fois pour toutes la représentation collective de la secte comme groupe parfait. Ce geste sera le suicide collectif. La logique en est claire : si nous acceptons de nous suicider tous ensemble, nous sommes réellement le groupe total que nous prétendions être. Le suicide vérifie la représentation collective. Il éloigne les doutes, il dissout l'angoisse. Il fait coïncider — finalement !— le mythe du groupe

⁷ voir L. FESTINGER, H. W. RIECKEN, S. SCHACHTER, *When Prophecy Fails*, Minneapolis, U. of Minnesota Press, 1956.

avec sa réalité : « Tel qu'en lui-même enfin l'Eternité le change. »

La fonction du suicide collectif s'esquisse dans toute sa prégnance fondamentale : la secte se suicide dans la réalité pour continuer d'exister en tant que représentation. Elle s'annihile socialement afin de se sauver sociologiquement. Son autodestruction devient sa survie, car elle refonde et perpétue sa représentation collective. Anomisée, sapée par l'individuation anomique, dissoute, c'était une secte morte ; morte, c'est une secte définitivement vivante en tant que secte.

4. LE POLITIQUE ET LE SACRÉ A JONESTOWN

La logique de ce que nous avons appelé le « groupe pseudo-cohésif » structure aussi l'idéologie de la secte. Car le *People's Temple* n'a pas une *Weltanschauung*, il en a deux. Et c'est bien deux visions du monde aux contenus manifestes tout à fait incompatibles qui parcourent les pratiques de la secte et sont mobilisées pendant le suicide final.

D'un côté, nous avons la tension millénariste du fondamentalisme noir : l'évocation chiliastique prend le ton d'une revanche sur l'histoire, et d'une marche à rebours vers « le paradis des origines ». Une Bible réduite à l'Ancien Testament et à l'identification avec les souffrances du peuple élu se mêle confusément aux thèmes souterrains du retour à la Terre Promise, à la libération comme fatalité eschatologique et aux souvenirs des appels de Marcus Garvey. Le *faith healing* (guérison par la foi : thérapeutique fondée sur la prière et la suggestion) — que Jones pratiquait inlassablement —, la glossolalie, les prophéties, le climat hyper-émotif des services religieux, les rites de l'abondance (Jones les avait appris en observant Father Divine — un messie — au travail), les confessions publiques en sont les corollaires essentiels.

De l'autre côté, nous avons une *Weltanschauung* politique, radicalement sécularisée, visant à la réalisation d'une communauté socialiste, alternative aux valeurs capitalistes, imprégnée de tous les points de repère théoriques et pratiques du *Movement* des étudiants et de la contre-culture des campus : la libération des Noirs et des femmes, le Vietnam et le Cambodge, le fascisme, les *Black Panthers* et M. L. King, les *pigs*, la fraternité, le culte des assemblées, le *people*, et tout le grand bazar pseudo-idéologique qu'une génération de jeunes issus de la *middle-class* avait élaboré pour rationaliser les affres d'une crise culturelle tout à fait temporaire.

Jones avait rapidement évolué du fondamentalisme à l'utopie laïque. Au début des années 70, ses sermons deviennent de plus en plus anti-religieux : il crache sur la Bible et la foule aux pieds, il insulte le *sky-god*, il ironise lourdement sur le christianisme, les symboles religieux spécifiques disparaissent de son Eglise, il se déclare publiquement athée et, plus discrètement, communiste.

Treize mois avant le suicide, sa femme, Marcie Jones, affirme dans une interview au *New York Times* que le héros préféré de son mari avait toujours été Mao Tsé-toung, et que Jones utilisait la religion pour attirer les fidèles dans son groupe et les libérer de la superstition. Dans une deuxième interview au *Press Democrat* de Santa Rosa (Californie, 2 septembre 1977), nous lisons : *She quoted Jim as saying 'Marcie, I've got to destroy this paper idol', as he slammed down the Bible he held in his hand, et elle le définit « marxiste ».*

Ne nous perdons pas dans les jeux de miroirs dont Jones était un spécialiste attiré. Il est vrai qu'il fait siennes les positions d'un radicalisme nouvelle gauche qui avait bonne presse dans la *Bay Area*. Mais il n'abandonne pas pour autant la *Weltanschauung* religieuse-millénariste. Jusque dans les dernières minutes de la secte, nous voyons s'entrecroiser sans cesse l'appel politique et les tons franchement religieux.

Jones joue sur les deux tableaux : *Stop this hysterics. This is not the way for people who are Socialists and Communists to die. No way for us to die... Are we black, proud and Socialist, or what are we ?... May be next time you will get to go to Russia. The next time round... This is... a revolutionary... a revolutionary suicide council... We said* (c'est la dernière phrase de Jones)... *1 000 people who said : we don't like the way the world is. Take our life from us. We laid it down, we got tired. We didn't commit suicide, we committed an act of revolutionary suicide protesting the conditions of an inhuman world. Mais aussi : I'm a prophet... I'm speaking here as your pastor... Let's make our peace... Oh God, Almighty God... For months I have tried to keep this thing from happening. But now I see it's the will of the Sovereign Being that this happened to us.*

La dénomination de l'Eglise le montre bien : dans la secte le politique et le religieux coexistaient dans leurs formes explicites les plus éloignées : le projet absolument laïque d'une communauté socialiste à bâtir dans le futur, l'élan émotionnel d'un fondamentalisme biblique aux tons millénaristes. Quel est le sens de cette coexistence ? Un hasard ? Un hybride sociologique ?

On a voulu y voir une stratégie manipulateur. La dimension religieuse du Temple attirait les vieux et les femmes des ghettos noirs, les nouveaux *White Negroes* urbains de l'*Other America* blanche, et leur offrait — contre leur *Welfare check* — une religiosité *ipso facto* consolatoire et cathartique. Quant à la dimension politique, elle drainait les jeunes Noirs et Blancs, les *drop outs* de la *middle class*, que la crise du *Movement* et de la contre-culture faisait sombrer dans le désespoir anémique : le Temple devenait alors tout à la fois l'aboutissement d'une *quest for community*, le refus d'une resocialisation adaptative aux valeurs pragmatiques à nouveau triomphantes, l'utilisation provocatoire de la raison technique, hégémonique une fois de plus, pour poursuivre des fins qui auraient dû la nier.

Marquée par un rationalisme myope, cette interprétation est à

son tour consolatoire. Elle appauvrit la coexistence des *Weltanschauungen* contradictoires à une affaire de prosélytisme, et de chèques. Elle évite le problème fondamental : nous avons là un groupe où le religieux et le politique, la raison technique et la déraison charismatique, l'utopie chiliastique et la sécularisation proclamée s'entrecroisent et *s'exigent réciproquement*. Par cette coprésence singulière et *nécessaire*, la secte condense activement au niveau du microcosme le paradoxe de l'interaction du religieux et du politique dans les sociétés industrielles avancées. Pourquoi les sociétés qui ont poussé le plus loin une laïcisation intégrale de leur culture et de leur système social connaissent-elles en des *formes extrêmes* des phénomènes que nous *devons* définir comme religieux de par leur nature et leur fonction ? Quelle logique sociale entraîne-t-elle vers des réponses « religieuses » au sens large du terme les groupes et les couches sociales — par exemple les jeunes — qui ont pratiqué avec le plus de détermination la laïcisation de la société et de l'histoire à travers le projet politique ? Plus simplement : quel est le dénominateur commun qui unifie le jeu et le politique ? Quel est le terrain commun qui les nourrit ?

Situations *in vitro*, véritables laboratoires sociologiques où l'isolement permet de contrôler les *inputs*, le Temple et Jonestown nous suggèrent une réponse très durkheimienne : ce terrain commun, c'est le *sacré*. Soyons plus précis : c'est le groupe sacralisé, *le social devenu sacré*.

Car tel est bien l'aboutissement du groupe pseudo-cohésif. La secte introjette l'anomie qu'elle prétendait fuir. Ses stratégies *éno-*miques permanentes maximisent sa cohésion massive et la maintiennent à l'état incandescent. Mais l'individu en est annihilé. Il avait fui le *mundus* pour éviter la panique complexe de l'anomie, c'est-à-dire l'expérience simultanée du vide social et de son trop-plein, de la désagrégation et de l'hétéronomie de la société : or, les voilà *dans* la secte, exaspérées et surtout *niées*. Il avait cherché dans le *Temple* la solidarité, il y trouve le darwinisme social le plus intense. Il avait cherché de nouveaux cadres cognitifs pour appréhender le réel, des normes et des valeurs qui structurent son contexte, une *Weltanschauung* qui ordonne l'univers et l'histoire, la capacité de comprendre le social en vue d'une praxis douée de sens. Il trouve l'impuissance radicale devant une totalité — sa secte — tout à fait opaque, régie par des lois mystérieuses, orientée par des valeurs incohérentes, gérée par un pouvoir capricieux et inconséquent, imperméable à sa connaissance et à sa volonté. Pour le moi qui se disperse dans le groupe hypercohésif, la secte devient l'*altérité* absolue, devant laquelle seules sont possibles la peur, la soumission, l'exorcisation magique ; mais aussi le *cupio dissolvi* de l'abandon fusionnel qui libère du poids de l'individuation : *I don't know what you are talking about, having an individual life*, dira l'un des fidèles à Christine Miller, la seule qui ait essayé de s'opposer au suicide.

En un mot, la secte devient le *ganz andere*, qui se révèle ce qu'au plus profond il a toujours été : le social hétéronome, le vrai *mysterium tremendum et fascinans*⁸. Et c'est dans le *ganz andere* de ce social opaque que se trouvent le point de suture, le dénominateur commun et le moment unifiant la religiosité millénariste et la sécularisation antireligieuse. L'une et l'autre renvoient à l'hétéronomie du fait social, l'Autre devant lequel l'impuissance de l'individu annihilé ne peut que se soumettre, et chercher les voies de l'incantation. Voilà pourquoi Jonestown peut concilier la *Weltanschauung* laïque et la vision millénariste. Elle est indifférente à la cohérence du sacré qu'elle propose car *le sacré, c'est elle*. Le suicide final devait démontrer au monde et aux fidèles que la secte était bien — et avait toujours été — une totalité compacte. Nous comprenons mieux maintenant pourquoi cette démonstration prend la forme rituelle d'un « sacrifice »⁹ singulier, où le « sacrificiant », le « sacrificateur » et la « victime » coïncident : c'est-à-dire d'une *consécration* du groupe par lui-même, d'une *autoconsécration* qui reconnaît explicitement au sacré son essence : le social.

Avec l'évidence des situations extrêmes, Jonestown condense dans son microcosme la logique qui structure l'interdépendance de la *Weltanschauung* sécularisée et de la *Weltanschauung* religieuse dans les sociétés industrielles avancées. Elle nous permet de saisir la présence unifiante du sacré » derrière la coexistence paradoxale d'une sécularisation qui s'accroît et d'une dimension religieuse qui se développe. Mais il s'agit d'un sacré sans religion, d'un *ganz andere* social qui tire sa force de l'impuissance politique et de la déchirure amonique qui hantent nos sociétés. Le « désenchantement du monde dont parlait Max Weber devient la source d'exorcismes nouveaux, de rites et de pratiques singulières, grâce auxquels le sacré se révèle dans sa nudité essentielle : social réifié et hétéronome, totalité sociale opaque suscitant « fascination et horreur ». Singulière destinée du projet de contrôle intégral et intégralement rationnel du réel qui caractérise nos sociétés. Déboires de l'illuminisme, que les morts de Jonestown nous ont rappelés en les assurant « jusqu'à ce que mort s'ensuive »¹⁰.

Institut de Sociologie. Université de Rome.

⁸ R. OTTO, *Das Heilige*, Breslau, 1917.

⁹ H. HUBERT, M. MAUSS, Essai sur la nature et la fonction du sacrifice, *L'Année sociologique*, 2, 1899.

¹⁰ M. HORKHEIMER, Theodor ADORNO, *Dialektik der Aufklärung*, Querido Verlag, Amsterdam, 1947.